

Les mers de mai

Un texte inédit de Myriam Vincent

C'était au mois de mai dernier, en pleine pandémie, alors que la température venait finalement de se réchauffer assez pour qu'un repas en famille à l'extérieur (et donc, respectant les mesures sanitaires) soit envisageable. Mon amoureux et moi arrivions à Contrecoeur pour la première fois depuis plus de deux mois pour aller souper chez mes parents. J'avais habité cette ville jusqu'au début de l'âge adulte, puis, une fois déménagée près de Montréal, j'y étais retournée au moins deux fois par mois pour voir ma famille. Je n'avais donc jamais passé un aussi gros laps de temps sans y mettre les pieds et les yeux.

Dès que nous avons passé la *track* de chemin de fer pour atterrir dans la partie plus commerçante de la rue Saint-Antoine, mon cœur s'est serré avec émotion. La rue étroite, les commerces familiers de chaque côté, les gens qui se promenaient, plusieurs agglutinés près du Yéti pour déguster une première crème glacée annonçant l'arrivée des beaux jours... Ces scènes étaient si familières, si réconfortantes, c'était déjà comme rentrer à la maison. Puis, nous avons tourné sur la 132 en direction du Moulin, près duquel mes parents habitent, et j'ai pensé au fleuve qui s'étalait à quelques mètres de nous, caché par les bâtiments qui bordent la route, et tout à coup, il fallait que je le voie. « On peut s'arrêter au belvédère, quelques minutes? » j'ai demandé. Mon amoureux a acquiescé et a viré dans le *parking* ; nous nous sommes stationnés, et je suis sortie de la voiture en vitesse, respirant à plein nez les odeurs du printemps, du fleuve, de la ville et du resto Thaiï, juste derrière nous. J'ai dévalé la pente qui mène à la promenade sur pilotis, m'y suis

engouffrée, ai marché jusqu'à pouvoir m'appuyer sur la rambarde, puis j'ai regardé. Juste regardé.

Il était passé 17 heures, le soleil commençait à descendre, nimbant d'une lumière dorée tout le paysage. Le ciel était bleu, le fleuve aussi, mais il ventait fort ; ça créait des vagues, et m'est revenu en tête d'un coup le souvenir de mon père qui me racontait que son père à lui appelait ça *les mers de mai*, ce fleuve agité sous un ciel printanier. Les mers de mai. J'ai toujours trouvé ça d'une beauté sans nom, autant l'expression que le phénomène, mais ce jour-là, ça m'est rentré dedans plus fort que jamais.

Je pensais à toutes ces fois où j'avais contemplé le fleuve auparavant. Petite, jouant sur les berges derrière le parc Cartier-Richard avec ma cousine, malgré l'interdiction formelle de nos parents respectifs ; plus vieille, traînant avec des ami.e.s sur le point d'observation bétonné, derrière la bibliothèque, juste à côté de la descente à bateau. Le fleuve était toujours là dans ma vie, une constante immuable, et je connaissais ses saisons comme je connaissais celles des arbres, des fleurs et de la température. Même à l'intérieur des maisons, il était souvent là : je me rappelle une toile qui se trouvait sur le mur de l'appartement de ma grand-mère lorsque j'étais enfant et que j'aimais particulièrement contempler. Elle représentait un coucher de soleil sur un cours d'eau, et j'avais toujours pris pour acquis que c'était le fleuve St-Laurent, *notre* fleuve, qui y était représenté, parce que pour moi qui le côtoyais tous les jours, il n'y avait que ce cours d'eau qui existait concrètement. Ça ne pouvait être que lui, sur cette peinture.

J'avais grandi avec le fleuve dans les yeux, il faisait tellement partie de mon quotidien qu'il me semblait banal ; mon regard passait le plus souvent dessus sans vraiment le voir. Il avait fallu que je quitte Contrecoeur pour emménager dans un endroit où seul le béton marquait le paysage pour qu'il me manque, pour que je réalise la chance que c'était, d'habiter un endroit où on pouvait voir le fleuve chaque jour.

Et c'est un si beau coin du fleuve que nous avons, à Contrecoeur. À Longueuil et à Montréal, on peut le voir aussi, mais entouré d'usines et de béton, il n'est pas pareil. Enveloppé de gris, il le devient aussi. Alors qu'à Contrecoeur, le fleuve, il prend toutes les couleurs du ciel. Son bleu est d'autant plus éclatant juxtaposé aux jaunes et aux verts vifs des îles qui y sont déposées, pas trop loin de nos berges. On peut l'observer tous les jours et en être ravi, si on en prend le temps, si on accepte de se secouer de notre cynisme et de la brume de notre routine un instant. Parce que pour que la beauté du fleuve nous happe bien comme il faut, il faut savoir le regarder. C'est un art, bien regarder.

Ma mère a toujours maîtrisé cet art. Depuis que je suis toute petite, elle nous dit, à mon frère et moi, en voyant le fleuve : « Regardez ça, comment c'est beau. On es-tu chanceux, hein, de pouvoir voir ça? » Le nombre de fois que cette phrase était répétée sur une base hebdomadaire a augmenté drastiquement à mon adolescence, quand nous sommes déménagés dans un des nouveaux quartiers et que notre nouvelle maison nous permettait soudain de contempler un bout du fleuve de la fenêtre de nos chambres ou de notre patio, si on portait notre regard de l'autre côté de la 132, entre deux maisons qui le bordaient.

Pour tout vous dire, quand j'étais plus jeune, ça me « gossait » un peu, quand elle disait ça. Je roulais des yeux, je pensais « Ok, ça va, on a compris, le fleuve est beau, on peut tu en revenir? » Mais en ce jour de mai là, en pleine pandémie, alors que j'avais le fleuve dans les yeux pour la première fois depuis des mois, et qu'avec cette vision venait la promesse de voir ma famille après de longues semaines de séparation, je comprenais qu'elle avait raison de répéter ça aussi souvent. Et quand elle l'a dit, inmanquablement, au souper un peu plus tard, alors que le soleil se couchait et teintait de rose et de violet le ciel et le fleuve, j'ai approuvé vigoureusement.

Je comprenais enfin ce qu'elle voulait dire.